

Pourquoi et comment la médiarchie exclut-elle la culture technique ?

Jamil Alioui

7 mars 2019

Dans *Du mode d'existence des objets techniques*, Simondon répond à un problème qui s'apparente à celui d'Yves Citton dans *Médiarchie* : une certaine forme d'aliénation.

[Simondon :] La plus forte cause d'aliénation dans le monde contemporain réside dans cette méconnaissance de la machine, qui n'est pas une aliénation causée par la machine, mais par la non-connaissance de sa nature et de son essence [...].¹

[Citton :] [...] nous serons condamnés à l'impuissance politique tant que nous ne surmonterons pas cette cécité aux media qui, à nos échelles d'interactions actuelles, structurent aussi bien nos collaborations que nos conflits, aussi bien nos individualisations que nos agrégations.²

Avec Simondon, l'aliénation est technologique, elle comprend la méconnaissance et la dévalorisation culturelles de la technique et l'ensemble de toutes les confusions et attitudes contradictoires qui en découlent. L'objet technique se voit attribuer un statut ontologique, à mi-chemin de l'objet esthétique et de l'objet sacré.

Avec Citton, l'aliénation est politique, elle est un aveuglement, celui du rôle que les media jouent toujours déjà dans notre perception du réel aussi bien que dans la constitution de nos subjectivités :

[...] notre imaginaire commun nous fait croire que nous vivons dans des « démocraties », alors qu'un regard plus distant sur la réalité de nos régimes de pouvoir suggère que nous vivons dans des « médiarchies ».³

1. Gilbert SIMONDON, *Du mode d'existence des objets techniques*, Paris, Aubier, 1958, 1969, 1989, 2001, 2012, p. 10.

2. Yves CITTON, *Médiarchie*, Paris, Seuil, 2017, p. 13.

3. *Ibid.*, p. 11.

Citton circonscrit son objet à travers une importante quantité de travaux en théorie et en archéologie des media dont il rapporte des éléments qu'il juge déterminants. Sa ligne éditoriale a son lot de postulats méthodologiques et de présupposés ontologiques et, malgré l'intérêt que représentent les multiples chercheuses et chercheurs relatés au fil du livre, c'est sur ces postulats et ces présupposés que nous avons décidé de nous concentrer.

Les deux auteurs ont aussi en commun d'indiquer une impuissance qui accompagne l'aliénation.

[Simondon :] [...] au xx^e, [l'homme] est esclave de sa dépendance par rapport aux puissances inconnues et lointaines qui le dirigent sans qu'il les connaisse et puisse réagir contre elles ; c'est l'isolement qui l'asservit, et le manque d'homogénéité de l'information qui l'aliène.¹

[Citton :] La réflexion proposée ici prend acte de l'incapacité de nos discours et de nos efforts politiques actuels à avoir une prise sur nos réalités sociales, économiques, écologiques – en particulier du côté des forces identifiées avec la « gauche ».²

Cependant l'impuissance n'a pas la même fonction chez les deux auteurs. Chez Simondon, la description de l'impuissance s'opère dans le cadre de la recherche des causes et des effets de l'aliénation, au fil des étapes de l'encyclopédisme dont nous est racontée l'advenue. L'impuissance correspond au moment post-industriel où l'encyclopédisme technique doit faire place à l'encyclopédisme technologique et l'instauration d'une culture technique ; nous y reviendrons. Citton, de son côté, décrit l'impuissance sans nous entretenir de sa genèse. La fonction de cette description est selon nous d'approvisionner un sentiment d'urgence, de conforter une certaine gravité, de dramatiser la situation. Cette urgence, cette gravité et cette dramatisation ne sont pas sans relation avec l'horizon écologique propre à l'auteur.

Nous verrons que face à une problématique similaire, qui articule aliénation et impuissance, les réponses apportées par Simondon et Citton sont irréconciliables. Nous comparerons l'encyclopédisme et la technologie de Simondon à l'archéologie et la théorie des media exhortés par Citton, à partir de la problématique que les auteurs ont en commun pour montrer notamment les limites des notions de médiarchie et de media.

*

1. SIMONDON, *MEOT*, *op. cit.*, p. 143.

2. CITTON, *Médiarchie*, *op. cit.*, p. 11.

Dès l'introduction du livre de Simondon, le lecteur est prévenu :

la relation d'usage [à l'objet technique] n'est pas favorable à la prise de conscience [de la réalité technique], car son recommencement habituel estompé dans la stéréotypie des gestes adaptés la conscience des structures et des fonctionnements.¹

Postuler que la relation entre l'être humain et la technique se joue dans l'usage, pour Simondon, c'est encourager la spécialisation – vivement critiquée dans *MEOT* –, c'est renoncer à la participation au fonctionnement, c'est déléguer la technicité, nier ainsi l'invention, et intensifier l'aliénation. Or,

La présence de l'homme aux machines est une invention perpétuée. Ce qui réside dans les machines, c'est de la réalité humaine, du geste humain fixé et cristallisé en structures qui fonctionnent.²

Tout objet technique n'est donc pour Simondon que la trace d'une pensée humaine dont un autre être humain devrait pouvoir prolonger l'invention. Tout objet technique n'existe qu'en tant qu'il a été pensé et voulu, conçu et inventé, projeté et fabriqué. La force de la position de Simondon réside dans son immanentisme absolu, dans la radicalité avec laquelle la responsabilité face à ce qui est dénoncé est reportée exclusivement sur l'être humain.

Yves Citton, contrairement à Simondon, thématise peu le fonctionnement à proprement parler technique des media. Chez lui, les media ont d'abord une finalité, celle de « ne pas être vus ».

Devant une page de livre ou un écran d'ordinateur, nous ne regardons ni la page ni l'écran eux-mêmes, mais les mots ou les images qui s'y représentent.³

Ainsi, Citton conçoit les media à partir d'un jugement psycho-sociologique empirique en ceci qu'il postule ce comportement ordinaire, habituel, courant, qui consiste à « [diriger] notre attention vers le sens à en tirer plutôt que vers l'observation du medium »⁴, comme si le medium n'avait pas de sens.

Tout d'abord, le point de départ empirique de Citton donne à son entreprise médiologique une dimension *ad hoc*, un certain opportunisme qui s'explique certainement, en partie du moins, par l'urgence de produire des solutions entraînée par la perspective écologique dans laquelle s'inscrit la démarche.

1. SIMONDON, *MEOT*, *op. cit.*, p. 14.

2. *Ibid.*, p. 13.

3. CITTON, *Médiarchie*, *op. cit.*, p. 25.

4. *Ibid.*, p. 25.

Mais ce point de départ empirique a une seconde conséquence, selon nous plus grave, celle de l'impossibilité d'aborder techniquement la chose, de l'aborder à partir de son fonctionnement interne.

Outre les effets de transparence inhérents à nos usages des media, il faut donc commencer par questionner et réajuster le vocabulaire dont nous nous servons pour désigner ce qui se joue à travers eux.¹

Il n'est aucunement question pour Citton de décrire le fonctionnement interne de ces media – comme Simondon décrit le fonctionnement interne de la turbine Guimbal pour illustrer le processus qu'il nomme « concrétisation technique » –, mais bien plutôt d'appréhender, de saisir *du dehors* l'effet que le medium a sur ce qui y entre. Le medium est ici une boîte noire *dans* laquelle, *à travers* laquelle se joue quelque chose. Il s'agit en effet, nous dit Citton, de « problématiser ce que font les media plutôt [que de] dire ce qu'ils sont »².

[1] Le premier problème concerne la nature de ce qui entre dans ce medium, de ce qui serait derrière ces media, le statut de cette réalité éventuellement immédiate – c'est-à-dire ici : « non-médiée » – dont plusieurs passages de l'ouvrage semblent présupposer l'existence. Par exemple :

Comme les kaléidoscopes, [les media] nous distraient de notre environnement immédiat : leur fonction première est de nous libérer des limites de l'ici et du maintenant. Avant de nous informer de la réalité, ils informent notre perception du monde, en filtrant, restructurant, diffractant, multipliant ce qui s'y trouve à voir.³

Quel est donc cet « environnement immédiat » ? Cet « ici et maintenant » ? Et en quoi y a-t-il différence entre la « réalité » – ou « ce qui s'y trouve à voir » – et « notre perception du monde » ?

Autre exemple :

La dénonciation générale des manipulations ou des biais médiatiques reste toutefois largement vaine tant qu'on ne prend pas la peine [...] d'analyser plus précisément et plus concrètement en quoi, comment, à quel degré et sous l'effet de quelles pressions, tel organe de presse, tel genre de programme ou tel format de medium produit quel type de distorsion par rapport à ce que nous pourrions considérer comme une représentation plus adéquate de tel aspect de nos réalités.⁴

À partir de quelle axiologie est-il possible d'établir la distinction entre une représentation adéquate et une représentation distordue de la réalité ? À partir de

1. *Ibid.*, p. 25.

2. *Ibid.*, p. 42.

3. *Ibid.*, p. 19.

4. *Ibid.*, p. 26-27.

quelle épistémologie la discontinuité entre représentation et réalité peut-elle être attestée ? Ces questions restent ouvertes.

[2] Le second problème est une conséquence logique du modèle de la boîte noire appliqué aux media. Ce que présuppose la boîte noire c'est une disjonction entre inventeurs et consommateurs, entre producteurs et utilisateurs. À cette disjonction correspond une inégalité technologique, sinon axiologique, mais dans tous les cas originaire. Nous ne disons pas que cette inégalité n'existe pas, mais nous aimerions qu'elle n'existe que de fait, c'est-à-dire accidentellement, non-nécessairement, à un certain moment de l'histoire, dans une certaine région ou configuration du monde, car si cette inégalité est originaire, alors c'est la possibilité même d'une culture technique équitable, d'une culture de l'invention perpétuée, qui est perdue. Pourtant, chez Citton, la médiarchie et les media, exigent cette disjonction.

[3] Une autre conséquence de l'usage de la boîte noire comme modèle d'appréhension des media est la légitimation, la justification, d'une dimension occulte, mystérieuse, dans leur manifestation. Parmi les trois axes de définition données par Citton¹ le troisième est celui qui entre ici en jeu.

Le domaine du médiumnique a pour fonction de permettre l'exploration des causes et des effets bien réels que traduisent les hantises ou les exaltations produites au contact des media. [...] Ces effets nous apparaissent souvent comme « surhumains », dans la mesure où c'est la puissance des collectivités supra-individuelles qui se trouve mobilisée comme telle à travers les media, et où cette puissance ne peut que dépasser notre conception éminemment individualiste de ce que peut un humain.²

On pense ici à Spinoza, bien sûr, mais aussi aux Gilets Jaunes, aux mouvements de manifestation pour le climat organisés via des services de messagerie fermés comme Whatsapp ou des réseaux sociaux privés tels qu'Instagram. On se rappellera aussi du Printemps Arabe et de MeToo, autant de mouvements supra-individuels qui n'auraient jamais pu exister sans un service propriétaire tel que Facebook ou Twitter. (Mesurons au passage combien le terme « service » est inadapté à de tels acteurs.) L'inattention aux conditions techniques d'existence fait croire que les effets de surhumanité générés par ces plateformes ne sont pas parfaits.

1. Rappelons pour situer que Citton donne trois lignes de définition pour les media : 1°) Un médium, des media, médial « concerne tout ce qui sert à enregistrer, à transmettre et/ou à traiter de l'information, des discours, des images, des sons. » 2°) Un média, des médias, médiatique « concerne tout ce qui permet de diffuser de l'information, des discours, des images ou des sons à un public. » 3°) Un médium, des médiums, médiumnique « traduit l'inquiétude et l'impression de magie perçues par les sujets humains devant les excès de puissance générés par la médialité. »

2. *Ibid.*, p. 35.

tement et absolument sous contrôle. En effet, les utilisateurs ont pris la mauvaise habitude de confondre ces plateformes avec des moyens réellement techniques de communication tels que le sont le réseau de téléphonie, la Poste, les ondes radio ou, jadis, le télégraphe Chappe. Les utilisateurs oublient ce que leur apparente multitude – aux allures parfois irrationnelles – doit à ce qui demeure des acteurs privés dont les motivations aussi bien que les algorithmes sont absolument impénétrables. À l'égard de ses nouveaux ordonnateurs, la société ne peut que spéculer, dans l'espoir que leurs finalités ne contredise pas trop les siennes. Médiarchie.

Mais ce que ne semble pas en mesure de questionner la médiarchie – et avec elle les media –, c'est l'ignorance de la part de responsabilité jouée tant par les utilisateurs que par les fournisseurs, dans la présence de cette situation. Les utilisateurs octroient du pouvoir aux plateformes privées en les finançant ou en acceptant des termes et conditions d'utilisation que seulement 7 % d'entre eux, semble-t-il, prennent le temps de lire. Les fournisseurs profitent de l'irrationnelle prolixité de leurs conditions d'utilisation pour aliéner leurs utilisateurs en leur volant des informations sensibles ou en les soumettant à d'empoisonnants spots publicitaires. Cependant, et jusqu'à nouvel avis, personne n'a obligé les utilisateurs à accepter de telles conditions. De plus, des alternatives libres existent et ont toujours existé, mais en marge de la culture ; c'est tout le problème.

Dans ce sens, nous considérons comme extrêmement délicate toute mise en relation des activités et des responsabilités humaines avec des figures de la transcendance, qu'il s'agisse d'irrationalité, de magie, de symbole ou simplement d'un phénomène impressionnant par sa très grande extension ou intensité. De telles figures ont toujours bon dos pour déresponsabiliser les acteurs réels face aux phénomènes en question. Eu égard à la démarche de Citton, qui nous semble viser la perspicacité et la clairvoyance, définir le problème en termes d'oligarchie ou de technocratie aurait été plus constructif.

*

Nous avons identifié trois problèmes. Le premier est une question épistémologique sur les conditions de possibilité d'une réalité immédiate, d'une réalité « non-médiée ». Le second est celui de la disjonction entre inventeurs et utilisateurs. Le troisième est la présence d'une dimension magique consentie dans la définition des media.

Ces problèmes ont pour conséquence de retirer à l'humain un ensemble de prises possibles sur l'aliénation et l'impuissance dont il est l'objet. Ces problèmes

engendrent conséquemment une contradiction avec les intentions mêmes de Citton lorsqu'il voudrait « [redémarrer] de nouvelles formes d'analyses et de pratiques politiques ». Comment un individu humain relégué *a priori* au rang de simple utilisateur – c'est-à-dire privé *a priori* de son pouvoir d'inventeur – pourrait-il prétendre avoir le moindre pouvoir politique dans une médiarchie ? Ensuite, comment serait-il possible de se saisir d'un problème technique auquel on attribue d'emblée des propriétés de mystère ésotérique ? Et finalement, comment la caractérisation d'un phénomène de filtre perceptif serait-elle possible alors qu'aucune épistémologie n'est présente pour confirmer la possibilité d'une réalité authentique, antérieure ou supérieure à la médiatisation ?

En un mot, la notion de médiarchie – et avec elle celle de media – est incapable d'informer celui qui l'emploie sur les possibilités d'accès ou de non-accès au fonctionnement de ce dont il est question, car elle se situe exclusivement d'un point de vue extérieur, celui de l'usage, qui présuppose une boîte noire en vis-à-vis. Cette notion n'a pas la granularité nécessaire pour expliquer comment il est possible que 93 % des utilisateurs acceptent de signer des contrats d'utilisation sans les avoir lus alors que ces contrats les aliènent explicitement. Elle n'explique pas non plus comment il est possible que l'on préfère la ligne éditoriale de Netflix à celle de Mubi ou de la Cinémathèque Suisse, comment il est possible que l'on soit d'accord de se payer AppleTV ou Spotify tout en se plaignant du coût des redevances de radio et de télévision, ceci en prenant acte d'une colonisation culturelle toujours plus agressive par des multinationales incultes qui nous inondent de divertissements commerciaux, cyniques, racistes et sexistes. Ce sont ces paradoxes qu'il nous faut expliquer. Les media ne devraient donc pas être le point de départ de la réflexion mais, éventuellement, le point d'arrivée, car les media ont une genèse. C'est pourquoi nous pensons qu'une lecture de Simondon – qui consacre tout de même un tiers de son ouvrage à la genèse de la technicité – pourrait apporter quelques éléments de contraste.

Pour Simondon, la solution existe dans ce qu'il nomme « la rationalisation des forces qui situent l'homme » ou, ailleurs, « la production des finalités », production qui correspond ici surtout à une capacité de jugement. En d'autres termes, la réponse de Simondon est que le social doit « [devenir] l'objet d'une construction organisatrice au lieu d'être l'acceptation d'un donné »¹. On se demande alors comment cela peut avoir lieu dans une configuration où, notamment, les moyens

1. SIMONDON, *MEOT*, *op. cit.*, p. 148.

et les canaux de communication sont tout ou partie possédés par un propriétaire capitaliste. Réponse : si, comme le dit Citton,

à partir d'une certaine taille [...] les media dont ont besoin les informations, les perceptions, les affects et les significations pour circuler entre nous jouent un rôle tellement central qu'on entre nécessairement dans le régime de la médiarchie[.]¹

alors peut-être faut-il commencer par revoir cette taille à la baisse, relocaliser, faire décroître. Autre réponse : les techniques ouvertes offrent des solutions, certaines définitives et d'autres transitoires. LibreOffice, Framapad, le covoiturage, Mediapart, Tënk sont autant d'alternatives ouvertes à Word, Google, Uber, BFMTV et Amazon, par construction fermés. L'ouverture et la fermeture, on le voit, sont moins une affaire de propriété privée et d'indépendance qu'une affaire de technicité et d'autonomie, c'est-à-dire de possibilité de participer activement au fonctionnement et de connaître ce dernier.² Autre réponse encore : les conditions générales d'utilisation explicitement aliénantes doivent être refusées, d'abord par les utilisateurs puis à terme par la loi. Les réseaux sociaux qui vendent des informations privées doivent être boycottés, comme devraient être boycottés d'ailleurs les livres Flammarion GF reliés à la colle et dont les pages vous sautent au visage avant même d'avoir pu achever la lecture de la table des matières. Les solutions informatiques locales, réparables par les mêmes personnes qui les ont inventées, doivent être préférées à la délégation aux GAFAM de plus en plus fréquente et systématique. Même les organismes publics se livrent désormais à ce type de déchargement lorsqu'ils délèguent le stockage de leurs données à Amazon. Bref : il faut apprendre à identifier les objets techniques fermés et à expliquer pourquoi ils sont par nature asservissants. Cela passe, selon Simondon, par la pédagogie et l'encyclopédisme, seuls capables de dépasser « les habitudes et les tours de main possédés d'instinct »³ au profit d'une rationalisation et d'une conscientisation de la technique :

les schèmes fondamentaux de causalité et de régulation qui constituent une axiomatique de la technologie doivent être enseignés de façon universelle, comme sont enseignés les fondements de la culture littéraire.⁴

1. CITTON, *Médiarchie*, *op. cit.*, p. 12-13.

2. Dans le cadre du *software*, attention de ne pas confondre *open-source* et logiciel libre. Sur ce sujet, voir notamment Richard STALLMAN, « En quoi l'open source perd de vue l'éthique du logiciel libre », <https://www.gnu.org/philosophy/open-source-misses-the-point.fr.html>.

3. SIMONDON, *MEOT*, *op. cit.*, p. 128.

4. *Ibid.*, p. 15.

On lit sur la même page : « l'initiation aux techniques doit être placée sur le même plan que l'éducation scientifique ; elle est aussi désintéressée que la pratique des arts ». Ailleurs, Simondon nous dit :

Le seul fait de traiter la téléologie comme un mécanisme connaissable et non définitivement mystérieux montre la tentative pour ne pas accepter une situation simplement subie et vécue.¹

Pour Simondon, « apprendre à utiliser »² ne suffit pas : c'est tout le sens de la distinction entre technique et technologique dans l'encyclopédisme. Il faut inventer les moyens de révoquer jusqu'à l'idée même d'utilisateur et instaurer un écosystème auquel les acteurs puissent participer comme autant de contributeurs, de prolongateurs de l'invention et de co-façonneurs des finalités. Les situations d'asservissement ne pourront alors qu'être écartées. Cette position radicale a pour point de départ *et pour point d'arrivée* une situation où l'être humain est souverainement toujours déjà responsable de la technique. Elle implique notamment une critique profonde de la division du travail dont le commencement est à trouver dans la domination silencieuse du schème hylémorphique d'Aristote.

Inversement, la notion de médiarchie nous semble dictée par les circonstances et la précipitation. Elle est défaitiste même si elle a la vertu de nous rendre attentifs à une forme nouvelle d'aliénation. Malheureusement la connaissance des media, dont elle demande la production, est une connaissance de surface, une connaissance des épiphénomènes causés par des inégalités technologiques que rien ne vient inquiéter.

1. *Ibid.*, p. 146.

2. ΣΙΤΤΟΝ, *Médiarchie*, *op. cit.*, p. 365.